

# Peindre

Pourbus, peintre. Son ancienne période de « Nus » pourrait ressembler au travail de Ernest Pignon-Ernest. Académique sans être mièvre ou archaïque. Son basculement vers l'abstrait n'est pas sans rapport avec sa séparation d'avec Elle.

E, détachée de la réalité, fantasme, émanation, incarnation des doutes de l'artiste, peut être jouée par la comédienne qui interprétera aussi la Journaliste et Elle. La lumière, le son, les costumes, le maquillage, le jeu, contribueront à « estomper » la première et, par contraste, à cristalliser le réalisme (le vérisme ?) des secondes.

Pour le reste, et bien, bon courage.

## La Journaliste

Pourbus reçoit une journaliste. Elle est sans doute là depuis un petit moment. Les présentations sont faites.

Lui est tiraillé entre l'impatience (il voudrait bosser), les obligations médiatiques (la pression de son galeriste qui a décroché l'interview de ce magazine culturel), et son désir d'expliquer son travail à un medium populaire. Elle, fait l'interview par routine. Elle connaît l'importance de cet artiste dans le milieu, son nom circule beaucoup. Elle a révisé rapidement le travail de Pourbus sur le net et s'apprête à poser des questions standard. C'est juste une pige mal payée : elle ne veut pas rester très longtemps mais ne déteste pas découvrir des personnalités. Elle ne s'interdit pas de faire bien son boulot, si la rencontre devient intéressante.

La Journaliste : Alors, c'est ici que vous travaillez ?

Pourbus : Oui. C'est ici.

La J : Merci de me recevoir.

P : C'était prévu. Ma matinée vous appartient. Le thé, ça va ?

La J : Oui oui, parfait, merci. Je ne pouvais que ce matin, j'espère que...

P : Je me suis débrouillé. C'est bien de changer un peu ses habitudes. Je vous écoute.

La J : Et bien, d'abord, je suis surprise de ne pas voir les nus qui vous ont rendu célèbre. Vous ne les aimez plus ?

P (la question a surpris le peintre, qui s'attendait à ce qu'on l'interroge sur son actualité) : C'est surtout une question de place. Je ne vais pas... (il remarque l'appareil posé par la journaliste, au début)

La J : Ça ne vous ennuie pas ? Je prends des notes (elle montre son carnet), mais je suis rassurée par l'enregistrement. J'ai peur d'oublier quelque chose ou de trahir vos paroles. Alors...

P acquiesce (sous-entendu : pas de problème pour l'enregistrement). Il se concentre pour retrouver le fil, la journaliste vient à son secours.

La J : Les Nus.

P, remis sur les rails de ses pensées : Oui ! les nus... Ils m'ont valu une réputation immature...

La J : Immature ?

P : Celle que les enfants attendent de leurs parents. Celle des amateurs qui se contentent d'une certaine beauté. Les nus avaient l'avantage de... Les nus plaisaient à ma maman et les amateurs les

appréciaient. C'est une situation agréable. Ils étaient pourtant assez durs, assez sombres, exploraient les notions de cadavres, d'abandon au seuil de la mort... Mais ça plaisait, beaucoup. Et le fait que ça plaise, me plaisait, plaisait à mon galeriste... Le confort est enfantin. On a vite fait de l'adopter. Et de se réduire, ainsi.

La J : Je comprends.

P : Tant mieux.

La J : ... Se réduire ?

P : Le confort, ça endort, ça réduit, ça infantilise. Je ne vais pas vous expliquer ça.

La J : D'accord. Je comprends. Euh... Donc, pas de nus, ici ? Ils sont où ? Rassurez-moi : vous ne les avez pas détruits ?

P : Écoutez. On peut parler de mon travail actuel ? Les nus, c'était il y a... vingt ans. Il y a vingt ans que je me consacre à l'abstraction. On s'y met, là ?... (sur un doute :) Vous connaissez mon travail ?

La J : Bien sûr, monsieur Pourbus. Je voulais juste savoir pourquoi...

P : Je vous l'ai dit, une question de place. Et, non, je ne les ai pas détruits, mes fameux nus.

La J : Ouf !

P : Ouf ? Ha, vous êtes soulagée ?

La J : C'est que j'adore vos nus, monsieur Pourbus.

P (accablé d'abord, puis de plus en plus sarcastique) : Bien, allons. Vous adorez mes nus. Comme tout le monde, comme maman. Toutes ces mamans... C'était joli, hein ? Oui, c'était joli. C'était beau. (Elle sourit, d'abord attendrie, mais Pourbus lui lance un regard noir qui lui fait comprendre qu'il faut vraiment passer à autre chose).

La J : Vous travaillez tous les jours ?

P : Chaque jour sans exception, toute la matinée, et un peu le soir.

La J : Les artistes ont des rituels, quels sont les vôtres ?

P : Rituel, je ne sais pas. C'est possible. J'aime que tout soit rangé, chez moi comme dans l'atelier. Je bois un café, je déambule un moment avant de m'installer et de me mettre au travail. Je fais tout ça sans y penser. Oui, c'est une sorte de rituel, vous avez raison. Un petit temps, un sas entre le quotidien et le moment de peindre.

La J : Le même rituel depuis toujours ?

P : Je crois.

La J : Même quand vous faisiez vos nus ?

Le visage de Pourbus se ferme. La journaliste se pince les lèvres.

La J : Vous avez donc décidé de passer à l'abstraction.

P : Je n'ai rien *décidé*.

La J : Je croyais. Vous avez dit...

P : Un artiste ne décide pas, comme ça ! Du jour au lendemain... C'est le fruit d'une réflexion, longue, profonde.

La J : Je comprends.

P : (ironique) Vous comprenez. (puis, adouci) Cependant, vous avez employé le mot « passer », et c'est juste : oui, je suis *passé* à l'abstraction. C'est bien de passage dont il s'agit. Vous comprenez le blanc ? Le blanc dont je couvre mes toiles.

La J : J'allais y venir. Vos toiles sont blanches, uniformément. Une référence à Malevitch ?

P : Non.

La J (biffe une note dans son carnet) : Ah.

P : Le blanc est l'aboutissement d'une démarche entreprise pour me désencombrer du tangible. Après la disparition des corps, des contours et des formes, les couleurs se sont rapidement diluées dans mes tableaux, au point de s'évanouir. Peut-être aussi que... les nuances offertes par la nature, la gamme des sables laissés par les glaces, les gris délayés du ciel... je crois que tout cela m'a amené à... une sorte d'essentiel.

La J : Et vous en êtes venu au blanc.

P : Les gris colorés. Et puis le blanc, en effet. Un blanc plein, lesté de vie, contrairement à celui de Malévitch, purement cérébral. Qui était une épure, un questionnement intellectuel de l'art. (La journaliste se penche pour se verser du thé, Pourbus anticipe son geste et la sert)

Voix off : Comment expliquer tout ? Dire que le blanc est l'opposé du blanc des tabliers de boucher, c'est celui des draps froissés de son départ, celui de l'éblouissement de l'été et le blanc de la disparition ? De l'absence de nouvelles ? Oh oui, il y en avait de la place dans ce blanc, tout le silence recueilli qui aurait permis son retour. Et longtemps après son départ, l'obstination du manque.

La J : Les toiles blanches ne sont pas vides, elles sont fécondes, c'est ça ?

P : C'est ça, d'une certaine façon. Même si cet espace lumineux est hanté par l'absence.

La J : L'absence. L'absence de... ?

P : Par le deuil, disons. (changeant de ton et d'attitude) : Et quand on dit « blanc », hum ? On n'a rien dit, on a tout dit, c'est aussi une matière, des épaisseurs, je fais se côtoyer différents blancs : zinc, titane, chaux... ils se comportent différemment sous la lumière, ils ne vieillissent pas de la même façon, les couches créent des tensions, certaines surfaces craquellent. Le noir est éventuellement pur, c'est l'absorption totale du spectre, du spectre lumineux. Mais le blanc... N'est-

ce pas ? Ces incidences, ces réflexions, cette profusion ! Ne croyez pas au silence de mes toiles, elles sont bavardes, en fait. Hélas.

La J (note, perplexe) : Ah. (puis, désignant un endroit) : Je vois des grands formats.

P : Oui. Le mouvement qui m'a porté jusqu'au blanc m'a aussi conduit vers des toiles de grandes tailles.

La J : Pour plus de vie, ou plus d'absence, goûter plus complètement le deuil ?

P (s'arrête sur la question qui lui semble, enfin, pertinente. Il fixe la journaliste, presque effrayé par sa soudaine impuissance à exprimer ce qu'il ressent, avant d'esquiver en reprenant) : Ce qui compte, c'est que les dimensions dépassent mon champ de vision. Que je sois... égaré. Je n'ai pas assez de recul, ici. Ça me convient. Je découvre mes toiles à la galerie, quand elles sont exposées.

La J : C'est un refus de contrôler vos créations ?

P : Non, c'est le manque de place.

La J : Votre galerie prépare une importante exposition.

P : Oui. Une sorte de rétrospective. C'est effrayant. Comme si j'étais déjà...

La J : Est-ce qu'il y aura des nus ?

P : (long silence interloqué) Bon. Je ne veux pas vous mettre dehors, mais il faut que je travaille.

La J : Mais... On a à peine commencé, monsieur Pourbus.

P : Vous avez tout ce qu'il vous faut, je pense.

La J : Attendez, s'il vous plaît... Je dois faire mon papier. Il me faut plus de détails...

P : Vous avez tout compris, ça fera un excellent article : je faisais de jolis nus, ils ne sont pas là, je les ai détruits.

La J : Ah bon ?

P : Oui, voilà. Un scoop, pour vous. Quant au blanc... J'ai décidé ça, un jour, Pof ! Et ça va bien. Vous avez finement analysé ma démarche.

La J : Monsieur !

P : Je dois travailler, vraiment. D'ailleurs, le matin, d'habitude, je travaille. J'ai été ravi de vous accueillir.

Elle sort, il claque la porte. Il retourne vers la table pour ranger le service à thé.

P (bougonnant) : Les nus, les nus. Mais quelle conne !

On frappe.

Pourbus se précipite et apparaît la journaliste.

La journaliste : J'ai oublié mon enregistreur.

Pourbus : Ah... Allez-y.

La journaliste récupère l'appareil.

La J : Tiens, je l'avais laissé en marche... (elle appuie pour l'arrêter et elle sort)

Noir

## Première séance

Lumière du soir.

Pourbus travaille. E apparaît derrière lui. Elle l'observe.

Voix off : Je suis assis. Je me relève, je me rassieds, je tourne, je cherche la position. C'est un nouveau format, il oblige mon corps à une autre danse. Sur la toile, l'ombre percée de lumière déroule son échine. Imite mes gestes, les spirales de ma main. La nuit est déployée, coupée d'un arc blanc.

E sourit avec tendresse. S'amuse de le regarder, tellement absorbé.

Voix off :

Ma paume suit la courbe des balançoires, l'ellipse des satellites

Mon coude et mon épaule enchaînent des rotations

Mes doigts égrènent les aspérités de l'horizon

Mon dos

Mes pieds

Mon bassin

Balancés

Comme une ramure...

E : Tu n'as pas détruit tes nus, n'est-ce pas ?

P, concentré sur son travail (ne sursaute pas, puisque E est une voix qui vient de lui) : Tu sais bien que non.

E : Mais tu les caches.

P : J'ai pas la place. J'ai pas la place, c'est tout ! J'aimerais bien que ça rentre dans les têtes.

E : Tu as dit : « il y a vingt ans. »

P : Oui.

E : C'était il y a vingt ans ?

P : Oui.

E : C'est loin. (long temps de silence) Vous avez fait de beaux nus, alors.

P : C'est le passé.

E : Tu étais jeune.

P : Nous étions jeunes. Elle était belle. Elle me regardait.

E : Tu aimais sa présence. Je sais que ça t'apaisait. Et est-ce qu'une autre t'a regardé, après Elle ?

P : Personne. Jamais. Avec Elle, c'était différent, parce qu'elle me regardait, moi ; pas ce que j'étais en train de peindre. L'email de ses iris posé sur mon âme. Léger. Voilà pourquoi c'était supportable.

E : C'est vrai.

Voix off : Il t'arrivait de t'endormir. Je prenais lentement conscience de l'épaisseur... d'un silence. Je me retournais : tu t'étais endormie. Tu dors ? Je murmurais, tu dors ? Je laissais pinceaux et toiles et je te regardais. Le catalogue ouvert de ton corps. Ton corps, les lignes qui unissaient toute cette création. L'imagier inépuisable de tes membres, de tes flancs, de ta respiration. Tes mains croisées sous la joue, ton visage mystérieux. Les boucles de tes cheveux, leur ombre sur ton front. Toute ma peinture était là. Dans ce trouble que j'éprouvais à t'admirer dormir.

P : Je suis sûr d'avoir découvert des formes ou des couleurs grâce à de tels moments. Je revenais à la toile, ma main aventurait des fleuves dont la source était toi. Certains blancs sont nés dans ce creuset. Dans cette paix inquiète. Dans les blancs que je produis aujourd'hui, tant d'années après, il y a encore et toujours ta respiration calme, ton corps et ton sourire. Personne ne le sait, personne ne le voit, mais c'est là.

E : Tes fameux paysages blancs viendraient d'Elle ?

Pourbus se remet au travail un temps, avant de répondre : Tu crois que je lui dois tout ?

E : Je n'ai pas dit ça.

P : Tout vient de moi.

E ne réagit pas.

P : Tout vient de moi !

E : De quoi un auteur est-il l'auteur ? Quelles idées sont les siennes, au fond ?

P : D'accord. Bien sûr, je ne suis qu'un point, quelque part dans l'interminable chaîne des formes et des idées. Mais chaque artiste véritable a sa propre genèse et apporte sa pierre. Je crée quelque chose qui n'était pas là avant moi. Il y a, dans mes œuvres, une part inaliénable qui ne pouvait naître qu'en moi. Voilà. (Il se retourne, E a disparu, et sans doute Pourbus ne fait-il que constater qu'il ne parle qu'à lui-même. Il se remet au travail.) Voilà.

Noir

## Deuxième séance

Lumière du matin

Pourbus déambule dans l'atelier. Ce faisant, il reproduit la scène de rituel décrite à la journaliste.

Il se met au travail pendant que sa voix intérieure égrène :

Voix off : Maintenant que je suis là, il suffit d'occuper la place. Tout est en ordre. Je sais ce que j'ai à faire. J'ai toujours eu à faire avec ça, voilà : à faire avec ça, pas peintre, pas forcément peintre, mais à faire avec la peinture, j'ai quelque chose à y faire, dans ce lieu, dans ce bizarre espace de formes et de sens. J'y suis bien / j'y suis mal, mais j'y suis, et il faut que j'y sois. J'ai toujours été là, en fait, mieux là que partout ailleurs, beaucoup déménagé mais toujours été présent finalement, à la peinture, sur cet autel vaudou, dans ce cercle magique.

E : Tu aimais répéter « Je ne voudrais pas d'un superbe isolement

Je ne voudrais pas d'une beauté étrangère au monde

Je maudirais de tels masques »

P : Oui, je me méfie de la solitude de l'artiste. Elle a quelque chose de démonstratif.

E et P, ensemble, chantonnant :

*Je ne veux que d'un creux où planter une source*

*Je ne veux que d'un axe...*

P : ... *une place d'où je vivrais le monde.* Un centre. Et moi qui serais là.

Le téléphone sonne. Pourbus ne bronche pas.

E : Tu ne réponds pas ?

P : Je travaille.

Le répondeur s'enclenche. On laisse un message.

Le (la) galeriste : « Salut Pourbus. Tu dois être en train de travailler ; je ne te dérange pas. Je voulais savoir ce qui s'était passé avec la journaliste, hier. On n'aura pas d'article dans la Gazette. Tu l'as

virée, il paraît ? Pas bon pour toi, pas bon pour nous, pas bon pour moi. (soupir) Tu devais avoir tes raisons. Allez, salut. Rappelle-moi, qu'on discute de tout ça. »

E : Toujours Claude. Tout ce temps.

P : Je suis fidèle.

E : C'est vrai. Toute une carrière avec le même galeriste, c'est rare.

P : Il est correct. Il est droit. Il est puissant. Il n'a jamais dérogé, même quand j'ai tout balancé, quand je suis passé à l'abstraction, que les clients fuyaient, qu'on ne vendait plus rien. C'est lui qui m'a porté, toujours, depuis le début.

E : Le début de *Nous*.

E s'est ostensiblement portée sous le regard de Pourbus. Il la considère, veut montrer qu'il n'est pas impressionné.

P : Je sais ce que tu es.

E : Tiens donc !

P : Tu n'es pas Elle. Tu n'es qu'un reflet de moi, rien d'autre que ce que je suis. Tu es mon ventre et l'amplitude de mes pas, l'envergure de mes bras, ce que ma voix engendre et attire. Tu es ce que j'engouffre et recrache, ce qui me taraude et m'exalte, ce qui me hante et me réjouit. Tu es moi, en moi. Tu n'es pas un mystère.

E ricane de cette prétention.

P insiste : Je ne te confonds pas avec Elle. Je sais ce que tu es ; je sais ce qu'Elle était. Toi, tu m'angoisses ; Elle, jetais ma main dans des contours et des taches. Tu me harcèles ; Elle faisait monter du gouffre des battements, des appels. Tu n'es même pas son souvenir.

E : Mon pauvre Pourbus. Ça bouillonne là-dedans. Doit bien y avoir une raison - une raison pour ma présence, je veux dire. Je ne te harcèle pas, c'est toi qui me convoques.

Pourbus fait un geste agacé, comme pour se débarrasser d'un insecte. E est toujours là. Il hausse les épaules, se remet à l'ouvrage.

E : Tiens, du blanc ? On en est toujours là, donc.

Pourbus : Ne fais pas comme si tu ne savais pas.

E : Quoi ?

Pourbus : Tu sous-entends que c'est de la paresse, que...

E : Je ne sous-entends pas : je dis que tu te répètes.

Pourbus : Je ne me répète pas. Sors de ma tête, toi ! Arrête avec ça. Mais qu'est-ce que tu me veux ?

Il cherche ; E a disparu.

Voix off : Elle fut mon modèle. Sur beaucoup de points. Et pour le nu, le modèle indépassable de tous les modèles. Après Elle, pas besoin. Je connaissais si bien son corps, je l'avais peint et croqué de tant de manières.

Pourbus : Dressée face à moi, insolente, ou lovée dans un fauteuil, ramassée comme te protégeant du déluge, pliée, étendue. Étendue, souvent : j'aimais cette pose, j'aimais cet abandon. Tes yeux divaguant, tes mains dénervées lourdes au sol au bout des bras, ton corps s'arrêtait de vivre. Inerte, irrigué de bleu sous la fenêtre. Je peignais un présage. Je le vois maintenant. Il n'y avait pas plus impudique que cette défaite des membres, ces lèvres que je te demandais de laisser ainsi, entrouvertes sur un dernier souffle. Et je me délectais de ce symbole. Et tu te prêtais à cette farce.

Pourbus s'assombrit soudain. Il fait mine d'abandonner, puis revient à l'ouvrage, seul refuge.

Le téléphone sonne à nouveau. Pourbus laisse faire, encore une fois. Cela sonne longtemps, puis, quand le répondeur se déclenche, on raccroche.

Noir.

## Troisième séance

[Rituel du matin]

Voix off :

Il fait froid ici. L'atelier est aussi raide que moi, le matin ; aussi rêche et creux. Avant d'y entrer, j'ai tout rangé chez moi. Le ménage est fait, le linge est repassé. Là seulement, je vais en direction de l'atelier. Je traîne, j'attends, je me promène autour des choses en retardant le moment, je savoure. Il fait froid, je me caille, mes doigts sont engourdis. Mon pull. Voilà.

J'y suis.

Il se met au travail. E apparaît doucement.

Voix off :

Je ne sais pas pourquoi je peins. J'ai beau chercher dans les joies anciennes ou les peurs primitives, je n'en sais rien. Simplement, je suis incapable de ne pas peindre.

E : Je ne me moque pas, tu sais. J'aime tes grandes toiles blanches. Vraiment.

P : Et bien alors : quel est le problème ?

E, gaiement : Je ne sais pas, moi, quel est le problème. A toi de répondre à ta propre question.

P : Ils ont tous connu ça.

E : Qui ?

P : Les autres. Tous les autres.

E : Ils ont connu quoi : le doute ?

P : Pire que ça. La certitude. La certitude qu'on n'a plus rien à dire.

E : Bien cachée, alors. Tu continues de travailler pour ta « rétrospective », tu vas vendre des toiles. Sans le moindre problème. Tout va bien, non ?

P : Tu es censée me dire : « Allons, Pourbus, voyons. Tu n'es pas au bout, ta recherche est valable. »

E : Ta recherche est lavable.

P : Oh, bravo.

E : Raconte-moi.

P : Quoi ?

E : Tu sais bien...

P : Ma sincérité ?

E : Tu piges vite.

P : J'ai les réponses à mes propres questions.

E : Je t'écoute.

P : Je ne voudrais pas d'un superbe isolement ; Je ne voudrais pas d'une beauté étrangère au monde ; Je maudirais de tels masques. Quand je peins, je suis tout entier dans la toile. Le temps, évanoui. Je bosse. Avalé par le travail. La toile blanche me happe. La solitude de l'enfance qui se prolonge, les marmonnements incessants de mes rêveries qui respirent encore tandis que je travaille.

E : Continue.

P : Pareil dans ma chambre d'enfant, pareil. Dans ma solitude de gamin avec cette sensation de vague. Cette espèce de langueur où je me vautrais. Le même matelas d'ennui généreux dans lequel on est si bien ; le même ici, dans l'atelier.

E : Continue

P : Me voici dans ma chambre, me voici avec moi enfant, me voici moi enfant, et je bosse, je joue, le monde est dans ma main, et je joue avec. Là, je suis entier, là je suis peintre, oui. Entièrement, complètement, je ne suis rien d'autre. Ou peut-être même pas : je suis ce que je suis en train de faire. L'outil c'est moi, la toile c'est moi. Et pas seulement : l'espace, la lumière... Tout fusionne et se précipite par moi, sur la toile. Si je mets de côté le mystère initial, tout cela pourrait se résumer par la plongée dans le travail. Surtout ne pas être intelligent, lâcher prise, tout désapprendre. Un nouveau-né.

Voix off : Être éternellement attaché à cette source. Se mouvoir dans l'orbe de cet œuf. Au chaud, dans la pénombre de sa seule voix. Dans l'ennui doucereux de l'enfance.

E : Tu n'étais pas peintre que tu savais déjà tout. Tout ce qu'il faut pour être peintre.

P : Je crois, oui. J'ignore par quel miracle.

E : Tu savais regarder et ressentir les choses.

P : J'étais là, allongé au milieu de mes petits soldats. J'en avais des centaines. Je collais l'œil au parquet et mes petits soldats se muaient en figuration hollywoodienne. J'entendais, en vrai, le vacarme des foules. Et leur clameur innombrable envahissait l'espace minuscule de ma chambre. J'étais vide dedans ; et autour c'était plein. Il y avait des héros, des lâches, des traîtres, des luttes. Il y avait des récits, il y avait de la vie. Toute cette vie éclairée par la lumière, sous le lit, son reflet sur le parquet. Toute la vie mangée par la fournaise du blanc.

E : Tu étais libre.

P : Pas tellement. Il y avait toujours une angoisse qui m'enchaînait à l'instant, au lieu.

E : De quoi avais-tu peur, petit Pourbus, trop petit pour être peintre mais déjà travaillé par le sensible ? Que redoutait l'artiste à venir ?

P : L'intrusion des parents. La brutale irruption qui brise la coquille, le froid soudain, la mise à nu de mon univers. C'est toujours pareil, tu sais ? Dans quelques semaines, il faudra...

E : L'exposition ? Ne me dis pas que tu as peur du regard des autres ? Tu as le trac, toi ?

P : C'est comme quand j'étais enfant. Quand tout est fini, que c'est mort pour moi, c'est comme si j'avais fait une bêtise : la peur du jugement, la même timidité que celle du gamin que j'étais. On n'en finit jamais.

E, perplexe : Nous parlions justement de sincérité, tout à l'heure...

P : Quoi ?

E : Ne me dis pas que tes grands paysages blancs, adulés par tous...

P : Et bien ?

E : Allons. Depuis combien de temps es-tu entier, absolument complet, nu, dans tes tableaux ?

P : Mais tu vas me laisser, toi, à la fin ?

E, sarcastique : « Je ne voudrais pas d'une beauté étrangère au monde ; Je maudirais de tels masques. »

P, excédé : Ça suffit !

Il est prêt à l'empoigner, la pousser dehors, mais E a disparu.

Noir.

## Quatrième séance

[Rituel]

Voix off :

Je peins pour savoir. Tout le temps pour savoir : ce que je suis, ce que je veux faire quand je peins, je peins pour savoir ce que j'ai à faire avec la peinture, je peins pour savoir, pour comprendre pourquoi ça ne marche pas, pourquoi ça rate.

E (peut-être hors-champ) : Nous cherchons toujours, donc ?

P chantonne, par habitude : *Je ne veux que d'un creux où planter une source...*

E apparaît, elle se glisse contre Pourbus, lui parle à l'oreille. On n'entend pas, mais Pourbus réagit.

P : C'est terminé, tout ça.

Un temps. E répète ses chuchotements. P semble s'attendrir. E reprend, on l'écoute plus nettement. Sa voix a changé, comme si elle imitait la voix d'une autre.

E : Tu sentais, cette place que je creusais en moi ?

P : Tu n'es pas Elle. Disparais !

E : Tu sais, ces vides où je t'invitais à respirer.

P : C'est épuisant. Comment me débarrasser de ce...

E : Les pleins que tu saisissais.

P (s'abandonne, accepte le jeu) : La saillie de mes os contre le calice de ta chair. Le parfum de tes abîmes.

E : Tes duretés qui sculptent mes béances. Ta voix qui me sonde et me détaille. La pulpe de mon centre où bleuit l'empreinte de tes dents. Tu sens cet espace ménagé pour toi ?

P : J'ai toujours eu assez de place pour Elle. C'est aussi à ça que sert le blanc : à laisser de la place. Pour Elle, pour les autres. Pour les spectateurs de ma peinture. De la place pour respirer, tendre l'oreille. Il y a longtemps, je vivais à la campagne, des enfants entraient dans l'atelier, ici même, pour voir *en vrai* ce que c'était qu'un peintre. Un type qui ne foutait rien, bien sûr. Indécent, pour

des paysans. Les gamins ouvraient des bouquins d'art, ricanaient devant les nus. Je n'expliquais rien. J'attendais qu'ils partent. Je ne peignais jamais en leur présence. Ils retournaient chez eux en répétant ce qu'ils avaient vu -ou pas vu, justement. Les parents devaient hocher la tête en disant que j'étais vraiment un feignant. Chacun de son côté. Pas hostiles. Seulement distants. Un peu comme mon père.

E : Il ne comprenait pas.

P : Qui comprend ? Est-ce que je comprends ce que je fais ?

E : Tu en parles si bien qu'on pourrait le croire.

P : J'ai mis au point un discours pour qui voudrait des réponses. Mais. Au fond. C'est tellement... Ça doit être quelque part dans le silence qui se produit. Quand rien d'autre n'existe que ce qui est en train de naître, par moi, hors de moi.

Voix off : Mon pinceau suivait tes contours. La brosse écrasait son jus sur la surface éclatante. Sans arrêt, sur la toile, je reprenais les gestes de la nuit. Pas seulement la voûte du ciel, mais les formes qu'on éprouve sous la main ; pas seulement la trajectoire des pendules, mais les doigts qui décrivent la taille. Je fouillais loin trouver des sources de chaleur, tu ne te fermais pas. Et maintenant, toute chaleur...

P : J'ai dit qu'il y avait l'absence dans le blanc. Il y a le froid aussi, sûrement. Et pourquoi pas ?

E : En effet, pourquoi pas ? On n'en est plus à ça près.

Pourbus grogne, tente de se remettre au travail. E ne le lâche pas.

E : Ton discours, tes œuvres, ta galerie, ton public. Tout cela est au point.

P : Moque-toi.

E : Tout cela est très beau.

P : Le beau fait du bien, il y a de la bonté dans la beauté, j'en suis convaincu. Je passe par le beau pour arranger un monde dérangé. Je suis un peintre qui guérit, un chamane. Absolument : un chamane ! Je soigne les âmes. Je me dis ça, parfois.

E : Tu trouves que le monde est beau ?

P : Oui, quand il recèle une fin, une tragédie. Il y a du tragique dans la beauté, savoir la corruption des choses. Le grain de la mort sous la peau. Je perçois cela. J'en suis le messager.

E : Une lourde charge...

P : Mon métier, voilà tout. Mon destin.

E : Ta fonction

P : C'est vrai, je disais : ma fonction. C'est ça. Ma fonction, rien de plus. Finalement, ce n'est pas compliqué d'être sincère. Il suffit de suivre sa nature.

E : Tu veux me convaincre, ou te convaincre, toi ?

P : Je sais, j'ai un discours tout prêt pour faire comprendre vite, mais ce n'est pas mentir. Je ne mens pas. Jamais. Sinon, pourquoi est-ce que je vais mal dans les vernissages, pourquoi ne sais-je que faire de mon corps, de mes mains et de mon sourire ? Oui, me voilà ! À poil, nu, sans artifice, qui me reconnaît ? Parfois, même pas moi-même, tant j'ai de honte à retrouver cette exhibition. (un temps) Alors, il y a les masques.

E, triomphante : L'artifice, nous y voilà ! Je savais que tu en conviendrais.

P : Je ne sais pas comment c'est venu. Ô, comme je me livre ! Je fais de beaux masques, parfois, de vraies merveilles. On n'y devine rien de mes doutes ou de mes certitudes. Tu as raison. Tu avais raison, hier.

E (soudain inquiète) : Mon petit Pourbus... Allons. Cela n'empêche qu'on peut t'y trouver. La vérité perce le masque, pour qui sait voir.

P : Tu cherches à me consoler, à présent ? Non, ça va, rassure-toi, je n'ai pas besoin de ta pitié. Je sais, je sais bien. Cette beauté manifeste, générique, tranquille, celle qu'on est obligé de constater parce que je la GUEULE !

E : Attends, je ne voulais pas... Pourbus !

P : J'en tartine mes toiles, de beauté, oui, jusqu'à l'écoeurement. Qu'est-ce que tu crois ? Sauf qu'on m'en achète, on en veut, on en bouffe.

E : Je ne te reproche rien. Même l'apparence recèle nos cicatrices. Je sais. Elles sont seulement refermées avec soin, sous le masque. Mais tu ne peux pas te contenter de cet entre-deux. Tu vaudrais mieux que ça.

E disparaît.

Pourbus regarde son travail avec suspicion.

Noir.

## Cinquième séance

[Rituel]

Voix off :

La solitude ; la paix et la bonne angoisse de la solitude. Je bosse, je suis seul, je sais bien qu'il faudra un jour retrouver l'extérieur, mais. Mais dans l'atelier ; dans l'atelier où se concentre le résumé de ma vie ; dans l'atelier, j'ai expulsé tout ce qui encombre, tous ceux qui encombrent. Je suis seul en compagnie de l'humanité entière. Et recommencer. Travailler, travailler... 'Ferais mieux d'aller faire un tour. J'exécute mon petit rituel, salut les brosses, salut les filles. Pas à pas, je m'y mets. Sans m'en rendre compte, j'y suis. C'est à ça que sert le rite, sûrement : rentrer dans le travail sans en avoir conscience, alors qu'un instant avant, on est sûr de ne pas pouvoir se mettre au boulot.

Et m'y voici, donc.

(on entend *E* rire)

P : C'est un blanc de solitude. Pas un vide non, pas un vide mais. Un autre calme, un vertige, une absence. J'ai l'air de vouloir mettre des mots sur rien. Une posture.

E : L'adieu qui respire dans ce blanc. Tu devrais me dire. Son absence.

P : Elle, devinait les moments où il fallait me laisser seul.

E : Tu l'as dit : je ne suis pas Elle.

P : C'est sûr.

E (chantant) :

Je la revois.

Sous la fenêtre, les courbes imbriquées

Sur ces arches, des salves de lumière.

P : Ah oui, je me souviens de ça...

E et P (ensemble mais mal accordés) :

Et ta main, ton œil

Dans ce simulacre  
Épousaient cette route  
Et ta main, ton œil  
Délayaient une ombre sous le sein  
Jetaient un éclat sur la hanche

P : C'était rassurant. Mais regarder l'horizon de sa vie en se disant qu'on ne fera que des nus jusqu'à la mort : fatal, désespérant, je ne sais pas si les gens se rendent compte.

E : Mais oui ! Tout le monde comprend le besoin de changement.

P : Passer à autre chose n'est pas sans risque.

E se moque.

P : Elle aussi, moquait mes angoisses. C'est cela que les gens ne comprennent pas. Ils disent : « Vous n'allez tout de même pas au front, vous ne plongez pas dans les flammes... » Pourtant, ce n'est pas rien, le risque vrai qu'il y a à casser le moule qu'on a mis tant de temps à mettre au point...

E : Revenir à la figuration ?

P : Non, non. Ce serait comme revenir dans un pays qu'on a quitté très jeune. Il faudrait de bonnes raisons. L'abstraction c'est ma terre d'accueil et j'y suis bien.

(silence prolongé)

E : Tu y es bien.

P : Oui, j'ai trouvé une forme qui...

E : Tout va bien, donc.

P : Tout va bien, oui, je pense que j'ai trouvé une forme accomplie. Je pense que je suis parvenu là où je devais être.

E : Et tu vas y rester ?

P : Je vais. Je ne sais pas. Oui. Oui enfin, ça a été difficile, un long cheminement.

E : Tu vas rester là ?

P : Mais, quoi ?

E : Tu vas rester là ?

P : Quoi ?

E : Quoi, quoi ? Tu crois vraiment que tu vas... ?

P : J'y suis. Je travaille, je bosse, je retrouve...

E : Tu vas rester là, hein ? Là, content, hein ?

P : Je bosse, je joue, je.

E : Regarde. Ton blanc, ton foutu fameux blanc. Regarde-le !

P : Oui : l'absence, toute la lumière, tous les deuils, le vernis des glaces au bord des eaux...

E : Regarde ! Sous le jour, là ! Regarde. Tu ne vois pas ?

On frappe à la porte. Ils se figent, haletants. Long silence.

P : C'est Elle.

E s'esquive, à reculons, disparaît dans l'obscurité en disant : C'est Elle.

Noir

## Elle

Lumière.

Pourbus dans la même position que dans la scène précédente. On frappe à nouveau. Il se décide. Surmontant sa peur, il se dirige vers la porte.

Il ouvre. Fait quelques pas en arrière. Elle entre (comme la journaliste, très « concrètement », trivialement, sans magie). Contrairement à E, Elle est habillée de façon réaliste. Elle est une « personne ».

Elle : Bonjour Pourbus.

P : Bonjour.

Elle : Je ne te dérange pas ?

Elle s'engage dans l'atelier, regarde autour d'elle, se met à inspecter. Pourbus est incapable de prononcer un mot. Elle, se met à parler et on sent, dans cette logorrhée hachée, l'effet de sa nervosité.

Elle : J'ai essayé de te joindre, ça ne répondait pas. J'ai tenté ma chance. Tu vas bien ? Tu as l'air en forme. Je suis ton travail, tu sais. Fidèlement. J'entends beaucoup parler de toi. Je suis contente que ça marche. Surtout depuis que tu as évolué vers l'abstraction. C'est une bonne chose, cela t'a... révélé. Je n'aurais pas cru. Finalement... Tu ne dis rien ? Je te dérange. Je vais partir.

P : Non, reste.

Elle : Bien sûr, j'arrive comme ça, à l'improviste. Ça doit te faire drôle. Pour moi aussi, c'est étrange. Pour tout dire, je pensais trouver porte close. J'espérais, je redoutais... J'avais envie de te revoir et j'avais un peu peur. Je ne reste qu'un moment, je te rassure, je ne veux pas m'incruster. Nous sommes en vacances dans le pays. Ce matin, j'ai dit à mon mari que j'allais chiner. J'ai quelques heures devant moi. Ça me fait plaisir de te voir. Tu n'as pas tellement changé. C'est plus grand, non ? Tu as réaménagé, je ne reconnais plus rien. J'aimais l'odeur de l'huile de lin. La fadeur de l'acrylique, qui n'est que couleur... Le même atelier, incroyable ! Tout de même, tu n'es jamais parti ? Tu n'as jamais éprouvé le besoin de changer ? Je t'en prie, parle-moi, sinon je vais croire que tu me fais la gueule.

P : Non, non. Je suis seulement surpris. Tu veux boire quelque chose ?

Elle fait « non » de la tête.

Elle : Je peux m'asseoir ? (elle s'assied sans attendre de réponse)

P : Alors, que deviens-tu ?

Elle : Tu ne sais pas ? Non, tu ne sais pas. Tu n'as jamais été très curieux de la vie des autres. Moi, je n'ai pas cessé de m'intéresser à toi. Je lis les articles, je regarde les émissions. J'ai lu ton livre.

P : Ah.

Elle : Un peu alambiqué. Enfin j'ai tout de même deviné que, quand tu parlais de l'absence, du creux dans le blanc, tu parlais de moi. C'était plaisant. Flatteur. Bref. (silence). On est un peu mal à l'aise, non ? Je suis plus émue que je pensais. C'est vrai. Je ne sais pas à quoi je m'attendais. Je ne vais pas m'attarder.

P : Et donc, tu fais quoi en ce moment ?

Elle : Ah oui. Je travaille pour une ONG. Pas sur le terrain. Je suis dans la gestion, l'organisation.

P : C'est bien. Depuis longtemps ?

Elle : Non. J'ai fait plein de choses. On ne va pas résumer des années de silence. Dix-sept ans, non ? J'ai calculé. Dix-sept ans.

P : Ce doit être ça.

Elle : Oui. Et je me demande quel sens ça a de venir ici, te voir.

P : En tout cas, ça me fait plaisir.

Ils se considèrent longtemps dans un silence gêné.

Elle : Parle-moi. Comment vas-tu ?

P : Bien. Je prépare mon expo. Ça va.

Elle : Je t'ai dérangé en plein travail.

P : Non, non. Je... réfléchissais. Je m'interrogeais.

Elle : Sur quoi ?

P : Oh, plein de choses.

Nouveau silence.

P : Pourquoi tu es venue ?

Elle : J'en sais rien. J'en avais l'opportunité. J'en avais le temps. Ce n'est pas la première fois, mais

aujourd'hui, et bien, je me suis décidée. Je voulais répondre à une question intime. Savoir comment je réagis face à toi.

P : Et alors, la réponse ?

Elle : Et toi ?

P : Je ne me suis pas posé cette question.

Elle : Allons.

P : N'inverse pas les rôles.

Elle : D'accord. Franchement, c'est déroutant. Nous sommes tellement étrangers... ça me déstabilise. Je ne pensais pas. Je pensais presque. Qu'on se jetterait dans les bras l'un de l'autre. Qu'on serait joyeux.

P : Dix-sept ans. Qu'est-ce que tu crois ? Nous ne sommes plus les mêmes.

Elle : Je commence à reconnaître les lieux. Sous la fenêtre, là. Je posais.

P : Oui.

Elle : Si j'ai bien suivi, après moi, tu as arrêté la figuration. C'était courageux.

P : Une période très dure, financièrement en tout cas. Heureusement que Claude était là. À part lui, personne n'avait compris ce que je voulais faire, le sens de ma recherche. Pas même toi.

Elle : Oh, moi... Bâh, tu as vite reconquis ton public.

P : C'est un autre public qu'il a fallu conquérir. Je n'aurais plus ce courage, je crois. C'est au dessus de mes forces.

Elle : On s'est aimés, hein ?

P : Oui.

Elle : Mais ça ne pouvait pas durer.

P : Je suppose que non. Est-ce que. Est-ce que tu as été heureuse avec moi ?

Elle : Je m'étendais là. Tu me faisais toujours prendre des poses de cadavre. C'était morbide.

Voix off : La pose pouvait s'interrompre. Tu te redressais, tu réclamais à manger, à boire, ou à baiser. La vie était rythmée par tes constantes résurrections.

P : Je te rendais vivante aussi.

Elle : Oh oui.

Silence. Changement de ton et d'attitude.

P : Je ne t'ai jamais oubliée. Il m'arrive de rêver de toi. Souvent. Je rêve encore de toi.

Elle : Je suis venue aussi pour. Pour te demander pardon. C'est ce qu'il fallait que je fasse. C'est pour ça que je suis venue.

P : Moi aussi, je te demande pardon. Nous nous sommes fait beaucoup de mal.

Elle : J'ai connu pire après toi, si ça peut te rassurer.

P (s'esclaffe, déclenchant le rire de Elle) : Moi aussi.

Long silence.

Elle : Voilà. Je vais repartir. Je suis contente. Soulagée.

P : C'était une bonne idée, tu vois.

Elle : Oui, finalement. J'ai bien fait. Je comprends maintenant pourquoi ça me semblait si important. J'aurais pu venir avant.

P : Peut-être. Mais là, c'était bien. Ta visite survient juste à temps.

Elle : Ah bon ?

P : Je t'assure. Tu es arrivée au bon moment.

Ils se serrent l'un contre l'autre, se détachent.

Elle : Je ne vais pas revenir, tu sais. C'est la dernière fois qu'on se voit.

P : Je sais. C'était. Très émouvant. Très bon. Je peux ?

Ils s'embrassent à nouveau. Plus longtemps. Plus fort.

Elle va pour sortir, suspend son pas et se décide à ajouter avant de sortir : Pourbus, j'ai été heureuse avec toi. N'en doute pas. Et je sais que je t'ai rendu heureux. Malgré tout.

Elle sort.

Noir.

## Sixième séance

Crépuscule.

Pourbus tourne autour de son tableau en cours. Il renâcle, s'agace. Il y a quelque chose qui résiste. Une frontière hermétique entre lui et la toile.

P : Elle m'a demandé pardon. Ça m'a fait du bien. Elle n'a rien dit sur mes abstraits. Qu'est-ce qu'elle en pense ? Plusieurs fois, j'ai voulu passer à autre chose. Radicalement.

E : Radicalement ? Abandonner la figuration. Tu l'as envisagé plusieurs fois, malgré les acheteurs qui te réclamaient toujours les mêmes grands nus tragiques.

P : Me débarrasser de la malédiction de la virtuosité. Oui. Quelque chose comme ça. Elle se moquait de moi. Elle se moquait de mes hésitations. Cruellement. C'était humiliant. « Ne fais pas ton cinéma, l'artiste ! Tu ne pars pas à la guerre, Pourbus... » J'avais l'impression d'être lâche.

Pourbus se remet à l'ouvrage. Absorbé. Consciencieux.

Voix off : Il m'a fallu du temps. Il m'a fallu du travail. Et oui, je sais, je me répète : du travail, du travail, du travail, tout le temps du travail. Sans arrêt. De peur que la vie s'arrête.

P : Toute la vie qu'on engouffre sur la toile, malheureux, si j'arrête de peindre ? Mais vous allez disparaître, bande d'ingrats ! Toute l'humanité disparue d'un coup, absorbée dans un trou noir ! Moi, je vous raconte et vous fais vivre grâce à mes surfaces blanches. Voilà pourquoi tout est là, sur la toile, accompagné par ma pensée dans le vaste projet du blanc. Tout y est concentré. L'inverse du trou noir ou son origine : le big bang du blanc. Le big blanc ! Qu'est-ce que je raconte ?

Voix off : Bon, allez. Reprenons. Ça vient bien. Je le sens. Vous m'écoutez dire que ça avance, que ça progresse, hein ? mais il n'y a que les battements de mon cœur ou le souffle de mes narines. Des mots sont proférés pour raconter ce rien, et vous faire participer à mon aventure intime. Une sonde plantée dans mon cortex, avec des câbles et des neurones qui se baladeraient d'un univers mental à l'autre. On m'ausculte, on me sonde, on m'observe, ça alors ! La lunette astronomique fixée sur le petit dieu assis, les fesses au froid sur son astéroïde, l'auréole réchauffée par une étoile rouge. On guette la naissance de mes pensées, l'apparition de la vie. Il faudra déduire la composition chimique par réfraction de ma

lumière dans le spectre des ondes radio que mon aura propage et découvrir... de la source au tarissement de toutes les intelligences. Le parcours de la lumière à travers le vide. Les ondes dispersées, évanouies dans l'immensité. L'appel froid des astres, perdu, accueilli par personne.

P : Qu'est-ce que je raconte ?

Voix off : Je pense, pendant que je crois ne penser à rien. Mes hasards de nacre produisent sur la toile ce... frémissement sous le jour qui me procure une sensation de bonheur, de plénitude, je sais que j'y suis.

E : Tu souris quand tu travailles. J'aime bien te voir sourire

P : Ah bon, je souriais, là ?

E : Oui, on aurait dit le sourire des bébés, adressé à personne

P : Oh. Bien. Mon père était équarrisseur, il rapportait ses tabliers de plastique à ma mère pour qu'elle les nettoie. Je me souviens de ces tenues, éclaboussées de sang noir. Dans ces taches sombres on devinait encore l'éclat vital du rouge ; le reste était d'une propreté irréaliste, et sur l'étendage, le plastique était éblouissant. Oh, je me souviens : je pensais aux agneaux qu'il débitait, en série. À l'époque, je pensais qu'il les tuait. On m'a expliqué un jour que son métier était de savoir découper les animaux tués par d'autres – qu'on appelait les « tueurs ». Je trouvais ça moins fascinant, un peu nul même. Et ma mère lavait les traces de ses crimes innombrables et flanquait les tabliers dehors, pendus au soleil. De grands rectangles aveuglants. Mais pas le blanc que j'aime, pas le blanc du vertige, ni même celui du deuil, paradoxalement. Le blanc du carrelage et du scalpel. C'était ce blanc.

E : Ce blanc ?

P : Tu accusais ce blanc de ne rien dire. C'était celui-là. J'admets que cela arrive. Tu avais raison. Mais tu vois, je travaille, je bosse, je joue. Je me mets à l'œuvre. À force de repentirs, le blanc reprend vie, s'atténue, s'efface.

E : Du blanc qui s'efface ! Au profit de quoi ? Du blanc de la toile ?

P : Parfois, l'art, c'est aussi inconcevable que de la physique quantique.

Son rire. M'éclaboussait. J'en étais irradié je me souviens. De ce rayonnement qui traverse le fond de mes toiles. Comme le bruit fossile de l'univers, ce rayonnement primitif, cette infime chaleur qui signe l'origine de tout. Elle était mon origine.

Voix off : Hamershoï, Hopper, Cranach, Grünwald, Soulages, Hartung, Miro, Ernst, Van Eyck, Magritte, Malévitch, de Staël, Monet, Vinci, Goya, Chardin, Courbet, Picasso, Caravage, Duchamp, Corot, Ingres, Delacroix, Géricault, Ucello, David, Angelico, Desiderio, Doré, Arman, Vial, Opalka, Derain, Gris, Moreau, Bosch, Brueghel, Delatour, Bacon, Michelangelo, Newman, Viallat, Reynaud, Modigliani, Balthus, David, Gauguin, Vélasquez, Degas, Klein, Artemisia, Fragonard, de Chirico, Greco, Vuillard, Basquiat, Cézanne, Hokusai, Whistler, Léger, Braque, Klee, Pollock, Rothko, Newman, Bourgeois, Saint-Phalle, Tinguely, Vigée-Lebrun, Zurbaran, Chardin, Denis, Matisse, Morisot, Pignon, Trouille, Van Gogh, Watteau, Beuys, Calder, Ernst, Christo, Schiele, Klimt, Chagall, Hiroshige, (... autant de noms de peintres que nécessaire... )

Le téléphone sonne.

Pourbus : Silence. Ce silence. Mon silence. Glisser la tête sous le lit, jouer, jouer. N'entrez pas dans ma chambre. S'il vous plaît, chut, chut, faites silence !

Faites silence dans la rue, respectez mon travail ! Comment voulez-vous que j'avance si vous m'interrompez tout le temps, si vous venez voir ce que je fais ? Vous voulez quoi ? Vous voulez des preuves ? Être certains que j'en ai bien bavé ? Que j'ai éprouvé une souffrance inconnue de vous ? Que j'ai dévoilé un mystère inaccessible aux autres ? Même pas. Je suis désespérément banal. Tenez, un pinceau, allez-y ! Voyez : rien de magique, pas de lumière, pas de science qui dise la forme du couperet. Vous croyez que c'est dans le geste ? Dans les tripes ? Dans les chagrins, les souffrances, les joies ? Vous croyez que c'est là ? Ou là ? Je vais te dire, c'est nulle part ! Nulle part ! On ne sait jamais d'où ça vient. Pourquoi moi, j'entends, et pas les autres ? J'entends ! J'entends ! Personne d'autre. Aucune question à se poser. On n'en finirait pas. On peut y aller comme ça. Revenir sur le métier jour après jour, planter son petit rituel sans plus d'inquiétude. Simplement, comme tout le monde depuis l'origine. C'est pas compliqué. Je bosse, je joue, voilà. Comme tout le monde. Comme tous, la tête sous le couperet, pas plus renseigné que les autres. C'est mieux, c'est différent ? un type qui barbouille un bout de tissu ? je ne vois pas ce qui peut fasciner là-dedans, hein ? Pas plus de questions que. Simplement, j'y suis. La gorge sous la lame. J'y suis, j'ai toujours été là. Là, comme ça. J'en avais des centaines. Les silhouettes, les jambes les ombres. Les reflets de lumière sur le parquet. Les tabliers. Tout le blanc. La joue collée au sol, les grandes jambes. La tête qui patiente. Mon père qui entre et sa grosse voix. Toi, d'abord. Vers le couperet. Toi. Débarrasse le plancher, laisse-moi, laisse-moi. J'ai du travail. Y'a rien à voir ! Rien à considérer. On y va tous. Les enfants ouste allez ouste laissez-moi travailler. Allez, allez dire à vos parents, allez leur dire que ce

feignant de peintre est en plein boulot. Il y va comme eux, comme vous, on a juste à tendre le cou. On y va tous. Avec des bras, des cheveux, des pieds qui sentent, tu parles d'un héros, tu parles d'un modèle. Peindre ! Quelle pitié d'être tous pareils, quelle déception. Et elle se moquait de moi.

E : Bon. On bouge ?

P : Hein ?

E : Je pense que tu es prêt.

P : Prêt ? Pour ?

E : Ce passage vers quoi tu te dirigeais. C'est le moment.

P : Le passage ?

E : Le passage.

P : Tu vas vite.

E : Non. Il n'y a pas meilleur moment que celui-là. Tu peux toujours revenir à ton rituel, mais, tu vois bien... Tu as mieux à faire. Maintenant ! Allons !

P : Je comprends. Mais. Oh, c'est beaucoup demander.

E : Tu vois bien : Elle est partout. Tout ici est encombré par sa présence.

P : Je sais.

E : Tu sais.

P : Trop d'Elle.

E : Voilà.

P : Trop d'Elle et pas assez de place pour le reste. Pour la vie, la vie entière. Laisser de la place. Autrement que sur la toile. Laisser de la place. Laisser la place pour dessiner les contours de la vie, sous le lit, les dents serrées, dans le temps de l'enfance retrouvée.

E : Pas seulement.

(Un temps)

P : Partir ?

E : D'une façon ou d'une autre, oui.

P : Partir. Vider les lieux. Oh, c'est beaucoup demander. Beaucoup demander.

E : Allons, ce n'est pas la guerre.

P : Ce n'est pas rien non plus. « Ce n'est pas la guerre, tu ne vides pas ton compte, tu ne testes pas un vaccin sur ton propre corps... » Elle se moquait de moi. Ô, je la détestais quand elle ricanait de cette façon. (avec conviction :) Je la détestais.

E : Tu la détestais ?

P (réalisant) : Comment est-ce possible ? Dressée devant moi, blessante, je la détestais ? J'ai effacé ses contours, j'ai noyé ses traces, j'ai sublimé le manque. Je comprends. Oui.

E (l'encouragement) : Oui.

P : Cette neige qui recouvre, cette brume qui dérobe au regard. Oui. À force d'épaisseurs, à force de passages. J'ai tout enseveli et éteint. Je tentais de l'effacer mais elle n'a pas cessé d'être là. D'être là !

E : C'était ça, le blanc : un voile sur la vérité. On approche, mon petit Pourbus, on approche... Vider l'atelier, laisser la place et la distance, se désencombrer de ton obsession pour Elle et maintenant...

P : Je ne sais pas.

E : Pourbus !

P : Non.

E : Le masque.

P : Non, ne crois pas.

E : Le masque, Pourbus, le dernier masque.

P : Non, j'étais honnête !

E : Le masque, tu sais bien. Le masque c'est ta solitude. « Laisser la place pour dessiner les contours de la vie », Et la vie, Pourbus, la vie qui te mobilise, c'est la condition humaine. L'humanité. L'humanité ! Les autres, Pourbus ! Pourbus, peintre ! Pourbus qui peint du blanc ! Du blanc où plus rien n'est dit ! Où plus personne n'est convié !

P : Quoi ?

E : Plus personne, pas même les enfants. Pas même l'enfant, sa main étendue sur le parquet. Tu as fini par te retrouver seul.

P : Non.

E : « Je ne voudrais pas d'un superbe isolement

Je ne voudrais pas d'une beauté étrangère au monde

Je maudirais de tels masques. »

P : Je ne sais pas ce que tu veux.

E : Les inviter.

P : Inviter ?

E : Les autres, mon petit Pourbus, les autres ! Pas ton petit nombril ! L'espace et l'absence bouclés comme un rempart.

P : Bouclés comme un rempart.

E : L'espace et l'absence

Bouclés comme un rempart

Et toi dedans, qui as fermé l'issue.

P : Je n'ai pas fermé l'issue. Ce n'est pas vrai. On pourrait croire, mais ce n'est pas vrai. J'ai épousé des causes, j'ai lancé des anathèmes, j'ai réclamé plus de justice.

E : Vraiment ?

P : Avec mon petit pouvoir de peintre, oui. Que peut faire un peintre ?

E : Que peut faire un plombier, que peut faire une caissière ? La question n'est pas là ! Rejoins l'horizon où les peuples se lèvent.

P : Où les peuples se lèvent. Laisser la douleur du monde entrer dans l'atelier, c'est ça ? Je l'ai toujours fait, et alors ? Qu'y a-t-il de changé ? Ma porte est ouverte aux cris du monde.

E : Tu mens !

P : Ce creuset du blanc dans quoi tout se fondait. C'était vrai, ce n'était pas un mensonge. C'était ainsi : toute la vie, tout moi et le monde, dans le creuset du blanc. Je n'ai pas menti. Pas menti, je le jure !

E : Pourbus, Pourbus... Tu le faisais. Je sais. Et puis, le blanc est devenu beau. Mais la beauté sans le tragique : une manière. On croit se nourrir du monde et on refait sans cesse le tour de son nombril.

P : Ce n'est pas vrai. J'écoute ce qui se passe, je vois ce qui enthousiasme ou désespère, comme tout le monde. En tant qu'artiste, j'en fais quelque chose.

E : Tu en faisais quelque chose !

Des joues creuses, l'ivoire des canines refermées sur la nuit, le soubresaut. La terre appuyée sous le talon. Une tache solaire, la main retournée, une cavité moulée dans l'épaisseur de l'âme, un tranchant d'obsidienne et le cœur sur les braises, une lampe sous la main, des cris, des balades, une gelée, un matin les pieds dans l'eau froide, la peau hérissée de bleu, un geste bleu, le spectre des doigts sur le mur, le jeu des rayons sur la pierre, le givre sur le verre, la pâleur du gisant, les phalanges repliées sur un insecte, des marbres étoilés, une figure dressée contre le ciel, un bras, une boucle, des miroirs, un drap, une peur, un pas sur le seuil, la nuit ouverte et franche, l'ombre de mon salut avalée par une flaque, le fantôme surgi de la bouche, un frisson, le bois, l'odeur de la cire, le parfum du lin, la joue tiède, les rideaux, les persiennes fermées, les jouets sous le lit. Les petits soldats éblouis, les récits, les luttes, les agneaux égorgés, dévorés par l'éclat du jour. Le temps. L'empreinte de la semelle sur la terre écrasée. Le temps entravé qui rampe sur le parquet.

P : De tout ça, je faisais quelque chose. Je ne mentais pas. J'ai lutté. Avec le blanc, les nuances de tout ce blanc, j'étais dans le vrai, dans la beauté du vrai.

E : Il y a aussi le temps. Et la beauté se fige. Il y a des défaites. Et puis il y a des victoires.

P : Des victoires.

E :

Il y a d'autres victoires

Des victoires à venir

Des piques sous le ventre du ciel

Des appels et des poings dressés

Des saignements, des courages

Des tendresses et des pleurs

Des mots

Des cris

Des révoltes.

Le monde te rejoint

Il encercle la place

Il est sur les murailles

Il est dedans la cour

Il traverse le blanc et te retrouve

Il t'empoigne au sang

Au sang, il t'empoigne !

Et tu sais sa colère et ses cris

P : D'accord

E : Et sa colère te gagne

P : D'accord

E : Et tu te dis : quelle forme donner à ce carnage ?

P : D'accord, d'accord !

(un temps. Apaisés :)

P : D'accord, demain, je recommence tout. Demain, le rituel change. Demain tout change. Et ma place, et la place des autres, tout est à revoir. Demain, j'ouvre les murs, demain je t'emmène ailleurs.

E a disparu.

Pourbus hésite un instant, la cherche. Comprend quelque chose. Puis, décidé, s'engage dans le monde extérieur.

(Le bruit de la foule, de la vie, du monde, enfle, enfle, emplit l'espace).

Rideau.

Christian Chavassieux. Juillet 2019/février 2023.